

Le nouveau visage de la Genève philanthropique

Des spécialistes nous expliquent pourquoi la génération montante s'engage.

LINN LEVY

Je donne, tu donnes, nous soutenons, ils s'engagent... Aujourd'hui, la philanthropie se conjugue à tous les temps.

Pas un jour ne passe sans que l'on soit informé des horreurs qui se trament à l'autre bout du monde ou de la détresse qui se cache juste à côté de chez nous. Plus une soirée mondaine genevoise sans que le bénéfice ne soit reversé à telle ou telle organisation caritative. Plus une microcélébrité romande qui ne s'affiche dans les magazines, tendant la main à quelque nécessiteux. Plus un jeune banquier qui ne s'engage pour un monde meilleur...

Bénévolat, volontariat, fondations philanthropiques. Dans la *caritativomania* actuelle, Genève, dont la tradition d'entraide remonte au Moyen âge, reste en tête de course.

Effet de la mondialisation

«Je constate indubitablement une sorte de renouveau du comportement altruiste, dévoile **Francis Waldvogel**, professeur honoraire de médecine à l'Université de Genève et ancien président des Ecoles polytechniques fédérales. C'est l'un des bons côtés de la mondialisation: nous sommes au courant, en temps réel, de la détresse qui touche les populations à l'autre bout du monde. Cette omniprésence des images et des infos nous ont rapprochés. On ne peut plus rester indifférents.»

A cela s'ajoute également un autre effet de la globalisation: l'augmentation de la richesse. «On assiste à l'émergence d'une nouvelle génération de philanthropes, remarque **Philip Jaffé**, professeur de psychologie à l'Université de Genève. Ce sont des jeunes gens qui ont fait fortune en quelques années dans la nouvelle économie ou dans la finance. Face aux profondes disparités qui existent, ils ressentent le besoin d'être utiles, de «rendre», dans une certaine

mesure ce qu'ils ont obtenu, et sont aussi en quête de sens.»

Tel est le cas de ce jeune couple aisé qui a décidé de se marier et de demander à ses invités de faire un don à une association, au lieu de leur offrir des cadeaux.

Remarquons qu'aujourd'hui, même dans la calviniste Genève, on parle davantage de ce que l'on fait pour les autres. Cette tendance à s'afficher vient des Etats-Unis, où l'action des philanthropes semble totalement décomplexée et se déroule sur le devant de la scène. Comme c'est le cas pour un Bill Gates ou un George Soros. «Oui, on s'affiche plus, poursuit Philip Jaffé. Dans notre système social, s'engager dans le caritatif est extrêmement valorisé, admiré.»

Et le psychologue genevois de remarquer que nous vivons dans une société dans laquelle nos repères interpersonnels se sont considérablement appauvris. «On passe toute la journée devant l'ordinateur, explique-t-il. Le travail n'a jamais autant été désincarné, et, paradoxalement, cela a pour effet de nous rendre plus sensibles à l'essentiel.»

Evolution sociale

Vouloir venir en aide à son prochain est aussi un comportement rationnel. «L'évolution de n'importe quel groupe social tend vers l'entraide, explique le professeur Waldvogel. Les humains, comme les primates, comprennent que les comportements altruistes les rendent plus puissants. C'est de l'évolution. Il s'agit de sociobiologie pure!»

Et puis, les gens se sont aussi rendu compte que l'Etat n'arrivait plus à répondre à tous les besoins. «On réalise que l'engagement de la société civile privée est essentiel», remarque Philip Jaffé.

Professionalisation

S'engager, donner, tendre la main est aussi devenu un investissement comme un autre. Les banques privées, comme l'UBS ou le Crédit Suisse, ont mis sur pieds leurs propres fondations philanthropiques. A Genève, une jeune société fondée en 2004, WISE (*Wealthy Individuals Social Entrepreneurs*)



Le besoin d'être utile est devenu fort. La philanthropie se conjugue à tous les temps. (CORBIS)

propose ses services pour aider ses clients fortunés à s'engager dans des actions caritatives.

«La réalité est double, explique Etienne Eichenberger, codirecteur de l'entreprise. Il existe pléthore d'acteurs et d'interlocuteurs dans l'action sociale (ONG, associations...) et les enjeux sur le terrain sont toujours plus complexes.» Il est fondamental, selon lui, de «créer un pont entre la Genève internationale et humanitaire et la Genève place financière, berceau de la banque privée».

■ En septembre, le professeur Francis Waldvogel organise un symposium à Crans-Montana. Y sera abordée la question de la collaboration entre les hommes: www.wkdialogue.ch.



Vincent Dufresne. «Savoir que l'on va avoir un impact sur quelque 150 000 personnes en Bolivie, au Pérou ou en Bosnie, c'est important.» (P. FRAUTSCHI)

«Un salaire plus bas»

Vincent Dufresne travaille chez *Symbiotics*, une société genevoise qui fait le lien entre investisseurs occidentaux et sociétés de microfinance en Amérique du Sud et en Europe de l'Est. Elle a été fondée en décembre 2004.

Impact social

«Les sociétés de microfinance permettent aux personnes à très bas revenus d'ouvrir un compte dans une banque ou d'obtenir un crédit. Cela leur apporte une sécurité essentielle. *Symbiotics* n'est pas une institution philanthropique, c'est une société

«Un vrai équilibre»



Yann Borgstedt. «On ne peut plus se voiler la face!» (ALAIN MORVAN)

Yann Borgstedt est un entrepreneur genevois de 35 ans. Il y a trois ans, il a créé *Smiling Children*, fondation qui œuvre notamment pour l'éducation des filles dans les pays en voie de développement. «Je viens d'un milieu privilégié et très matérialiste, dévoile-t-il. J'ai assez vite senti le besoin de me tourner vers les autres. Quand on regarde ce qui se passe autour de soi, on ne peut plus se voiler la face. Cela dit, je ne veux absolument pas juger les autres. A un moment où je me posais pas mal de questions sur le sens de l'existence, une amie à moi m'a poussé à m'engager. Je ne la remercierai jamais assez. Aujourd'hui, je travaille à 60% et consacre 40% à la fondation. Cela m'apporte un vrai équilibre. Aller sur le terrain au Maroc, en Afghanistan, en Palestine ou en Israël est une vraie leçon. Je rencontre des femmes incroyables qui se battent pour faire changer leur condition. Ça permet de croire en l'humanité. Mais je ne suis pas un ange, je continue de vivre comme un garçon de mon âge!» LL

■ www.smilingchildren.org

commerciale. Mais nous avons un impact social sur le terrain, voire une dimension écologique. Tous les collaborateurs ont fait un effort sur leur salaire, dont le montant aurait pu être plus élevé s'ils étaient employés dans la banque privée, par exemple. Savoir que l'on va avoir un impact sur quelque 150 000 personnes en Bolivie, au Pérou ou en Bosnie, c'est important.

«C'est une satisfaction de contribuer, à notre petite échelle, à l'amélioration de la condition de certains.» (II)

■ www.symbiotics.ch

«Pékin Express»: que du bidon!

Chaque semaine, un événement télévisuel saillant.

Pour la première fois de notre courte vie de téléspectatrice, nous avons décidé de passer la soirée devant «Pékin Express», mardi sur M6. Le concept? Des équipes de deux gulus qui traversent la Bolivie avec un euro en poche par jour. Pour l'amour du jeu, pour l'aventure bien sûr, mais aussi pour gagner

100 000 euros. Ce qui donne lieu à des scènes un peu surréalistes, où des Européens blancs (donc a priori plein de thunes) demandent aide et hospitalité dans un pays où 23% de la population

est sous-alimentée. Ainsi, sur le chemin qui mène à la mine de Potosi (8 millions de mineurs y ont perdu la vie depuis quatre siècles), on a entendu Joël, un des participants, s'exclamer: «C'est roots. On a été confronté à la pauvreté. Wouah, ça fait bizarre. Ces gens n'ont rien, et ils donnent tout!»

Bref, on avait décidé de regarder «Pékin express» quand on est tombé sur le dernier numéro du Canard enchaîné. Philippe Bartherotte, journaliste chargé de suivre les candidats, a balancé: tout est bidon. Les autochtones? Payés par la prod pour aider les joueurs. Dur, dur de perdre ses illusions, un mardi soir sur M6...



Télé-scopage

PAR CHRISTIANE PASTEUR

Gardiennne de prison, elle est restée la coiffeuse de sa jeunesse

Après trente ans derrière les grilles, elle a commencé sa retraite en écrivant un livre.

Avec sa belle chevelure blonde et sa féminité jamais démentie, on l'imagine mal gardienne de prison. Même si, pendant la plus grande partie de sa carrière derrière les grilles, elle a surveillé la minorité de la population carcérale: à savoir les femmes.

Monique Gevisier a passé trente ans de sa vie au service de ces personnes fragilisées par la détention. Mais avant d'embrasser cette carrière pas comme les autres (les gardiens sont aussi à

l'ombre), la jeune Monique se destinait à la coiffure.

Elle débute à 15 ans. Rapidement, son patron lui demande d'être son modèle pour les concours de coiffure. Après Milan, ce sera la tournée des grandes villes d'Europe. De retour dans un salon de coiffure à Genève, elle mène «une vie de patachon» pendant quatre ans, profitant de cette liberté que les femmes ont acquise.

Et puis, tout d'un coup, en 1975, âgée de 26 ans, elle quitte la soie pour le béton, d'où le titre de son livre-témoignage. Elle postule et obtient un poste à Saint-Antoine dont elle décou-

vrira la vétusté pendant quelque temps avant de participer au grand déménagement à Champ-Dollon, en 1977.

Les conditions de travail changent alors du tout au tout, comme celles du quotidien des détenues. Cependant, reléguées dans une section qui les empêche d'accéder aux ateliers, les femmes ont peu d'occupation. Monique a l'idée d'installer un salon de coiffure dans une cellule: un petit plus pour que les détenues puissent garder leur féminité, se sentir mieux, plus fortes devant les juges. Malheureusement, la surpopulation a par la suite condamné le salon.



Monique Gevisier. Dans son salon de Champ-Dollon. (ILLUSTRATION TIRÉE DE L'OUVRAGE)

Emailé de quelques anecdotes, ce récit dévoile les aspects d'un métier peu connu, voire mal reconnu.

Laurence Naef

■ De la soie au béton. Monique Gevisier. Ed. Slatkine.